

La baguette de coudrier

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **28 (1890)**

Heft 46

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-191953>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

La baguette de coudrier.

Lausanne, le 10 novembre 1890.

Monsieur le rédacteur,

Le propriétaire d'un domaine des environs de Lausanne me racontait dernièrement que, désirant avoir de l'eau à proximité de son habitation, il s'était adressé à un paysan qui avait le « don » de découvrir les sources. Ce dernier vint donc un jour, armé de sa baguette de coudrier, et parcourut pendant un certain temps la propriété.

Tout-à-coup, la mystérieuse baguette s'inclina vers le sol, et il s'arrêta : « C'est là, dit-il, il faut creuser là ! »

— A quelle profondeur à peu près ? demanda le propriétaire.

Sur cette question, le chercheur sortit de sa poche une espèce de fil à plomb, qu'il tint verticalement devant lui. Au bout de quelques minutes, le petit poids de métal suspendu à l'extrémité se mit à tourner sur lui-même, comme si on avait imprimé au fil un mouvement de torsion.

Alors l'homme dit : « L'eau est à neuf mètres ! »

Les ouvriers chargés de creuser les puits, ne rencontrant, pendant les deux premiers jours, qu'une terre chargée de cailloux et de débris de roches, doutaient de trouver de l'eau en cet endroit. « C'est inutile d'aller plus profond, disaient-ils au propriétaire, il n'y a pas d'eau là. »

— Continuez votre travail, leur répondit ce dernier, et si demain soir vous n'avez rien trouvé, alors nous chercherons ailleurs.

Le lendemain, dans l'après-midi, une tache d'humidité apparut, et après quelques coups de pioche, l'eau jaillissante remplit le fond du puits.

Comme vous avez souvent entretenu vos lecteurs des croyances populaires, j'ai pensé, Monsieur le rédacteur, que vous seriez sans doute à même de me dire ce qu'il peut y avoir de vrai dans les procédés de ces chercheurs de sources. Avons-nous affaire à des charlatans, et les succès qu'ils obtiennent parfois ne sont-ils que le fait du hasard ?... Telles sont les questions que je me permets de soumettre au *Conteur vaudois*, dont je suis un ancien abonné.

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de toute ma considération.

Jules ***

Si nous ne nous trompons, le *Conteur* doit avoir publié, il y a plusieurs années déjà, un article sur ce même sujet ; mais nous en avons complètement oublié les détails. Ceci ne nous empêcherait pas du reste d'y revenir pour répondre à notre correspondant par les renseignements qu'on va lire, puisés à bonne « source », sans baguette divinatoire.

L'art de la *rabdomancie* ou de la divination au moyen de baguettes, pour découvrir, soit des sources d'eau, soit des trésors enfouis, soit des mines de métaux précieux, ou enfin pour opérer des charmes, date d'une haute antiquité.

Tout le monde se rappelle les magiciens de Pharaon, dont les baguettes, changées en serpents, furent dévorées par celle de Moïse ; et l'on sait aussi que le législateur des Hébreux, frappant de sa verge le rocher, en faisait jaillir des sources d'eau vive.

Dans le domaine de la mythologie, nous voyons la baguette de Circé transformer en pourceaux les compagnons d'Ulysse.

Au moyen-âge, les alchimistes se servaient d'une baguette pour découvrir, par une sympathie merveilleuse, les métaux précieux dans les entrailles de la terre. On ajoutait si bien foi à cet art prestigieux que des princes entreprirent des fouilles considérables, qui n'enrichirent que les prétendus divinateurs.

Mais bientôt les connaissances de la physique expérimentale détrompèrent nombre de gens. C'est en vain que quelques-uns prétendaient que le bois de coudrier étant hygrométrique, par exemple, il devait attirer l'humidité, et qu'une baguette placée en équilibre au-dessus d'un terrain sous lequel existait une source d'eau, l'extrémité de cette baguette devait s'incliner vers le sol et dénoncer ainsi la présence de l'eau. Il devait en être de même pour les divers métaux, dont les émanations à travers les couches de terre, disait-on, pouvaient être aperçues soit par les nerfs délicats

des divinateurs, soit par la sensibilité de leur baguette.

C'est en foule qu'on peut citer les friponneries de ces devins, hommes adroits, sachant capter la cupidité pour les richesses, en inspirant une vive croyance en leur art.

La merveilleuse baguette, dont se servent les chercheurs de sources, n'est autre qu'un bâton de coudrier, d'environ deux pieds de longueur, et légèrement courbé en cercle. Si l'on en pose les deux bouts sur l'index de chaque main, le centre en sera abaissé par rapport aux extrémités ; si l'on rapproche lentement les deux doigts l'un vers l'autre, le centre de la baguette s'élèvera, et il arrivera un moment où les deux bouts feront la culbute et s'inclineront vers le sol, aux yeux émerveillés des badauds, qui croient voir en cela l'effet de l'eau cachée dans le sol.

C'est alors que le charlatan met ses dupes au comble de l'étonnement par un nouveau truc. Tenant toujours sa baguette, il fait quelques pas à droite ou à gauche, éloigne peu à peu les doigts l'un de l'autre, et on la voit reprendre sa position primitive.

— Voyez maintenant les bouts de ma baguette, s'écrie-t-il, lorsque je m'éloigne de l'endroit où se trouve la source : au lieu de se pencher vers la terre, ils regardent en l'air !!!

Il connaît son monde, le rusé ; il sait que nombre de gens sont portés au merveilleux ; qu'il leur faut des miracles, que la manie du surnaturel pousse dans les esprits crédules comme le chien dans un sol généreux. Il suffit donc qu'un charlatan surgisse pour qu'une foule d'apôtres suivent son drapeau, jusqu'au jour où l'oreille perce la peau qui la recouvre, à un point qu'il devient impossible aux plus bornés, nous pourrions même dire aux plus borgnes, de ne pas ouvrir les yeux.

Ajoutons que ces chercheurs de sources réussissent quelquefois par le soin qu'ils mettent à ne faire tourner leur baguette que dans les bas-fonds ou dans les endroits recouverts d'une herbe plus verdoyante.

Ah ! nous avons oublié de dire que la baguette doit être de la pousse de l'an-

née et qu'on est tenu de la couper le premier mercredi de la lune, entre onze heures et minuit, et en prononçant certaines paroles cabalistiques. Elle est ensuite bénie selon le formulaire magique !!...

Quelques-uns, les plus malins, augmentent le poids de leur baguette pour mieux la rendre propre à tourner sur elle-même, en y adaptant trois viroles de métal, une au milieu et deux autres à chaque extrémité. On peut aussi rendre le mouvement des mains presque insensible en se servant, pour point d'appui, de deux fils de laiton bien polis, destinés à prévenir le frottement et le bruit. Alors la baguette semble réellement tourner dans les mains comme si elle y était sollicitée par une force magnétique.

Là est tout le secret de ce mystérieux instrument.

Espérons que le temps est prochain où, l'instruction aidant, on en aura fini avec ces ridicules mystifications auxquelles trop de gens se laissent encore prendre.

Est-ce que les ingénieurs qui s'occupent de la recherche des couches d'eau et du forage des puits artésiens se sont jamais servis de la *baguette divinatoire*? C'est la géologie seule qui les guide; et quand cette belle et intéressante science aura atteint sa dernière limite, on lira dans les entrailles de la terre comme dans un livre ouvert. L. M.

Une singulière partie de chasse.

Sous ce titre on nous écrit :

« Un chasseur des bords du lac va trouver des collègues de la montagne dans le but de chasser le lièvre avec eux. Tous partent, le fusil en bandouillère; mais ils ne tardent pas à être surpris par un temps affreux : pluie, vent, etc. Celui qui dirigeait la partie place ses hommes aux différents endroits (postes) où le lièvre pourrait sortir. Les chiens donnent de la voix, le lièvre est lancé, puis tiré.

On se rassemble bientôt, on allume du feu, on sort des sacs quelques subsistances; mais le chasseur des bords du lac manque à l'appel. On le hèle, on le cherche partout, rien. Et comme il s'agit d'une personne assez âgée, ne connaissant pas le pays, on est dans l'inquiétude. Des informations sont prises dans les villages voisins, mais personne ne l'a vu. Enfin une dépêche est envoyée à un de ses parents, qui répond que le chasseur introuvable est à la maison.

Que lui était-il arrivé?... Voici :

Notre homme, dont les souliers étaient en mauvais état, ayant eu à souffrir de l'humidité et du froid, avait décampé. Après s'être restauré, il se rendit chez

un cordonnier, tira ses chaussures dont il demanda le ressemelage immédiat, et tint compagnie à l'ouvrier chargé de ce travail. Trois heures plus tard, il prenait le train pour rentrer chez lui en pestant contre la chasse de montagne.

Et les collègues cherchaient toujours!...

Porquîè Sami, Abran et Danîet sè sont pas mariâ, et porquîè la Marienne à Djan-Dâvi a fé lo grand chaut.

III

Porquîè Danîet est restâ valet. — Et vo ? se la Marienne fâ ao courião, porquîè n'âi vo pas fé babelhi lo menistrè ?

— Eh bin vouaïque, repond Danîet, quand y'éte pè Lozena, apprenti notéro, lâi avâi dein la mèma màison què mè, mà à l'étadzò ao coutset, onna damuzalla qu'étaî tot lo dzo à djuî dè la musica su on clavecin, et bin soveint le tsantâvè ein mèmo teimps. Quand le bramâvé clia que sé dit : Roulez, tambou ! n'allâvè pas pi tant mau po coumeinci, mà quand l'ein étaî iò sè dit : C'est le grand tieu qui fait les braves, lâi avâi onna nota iò le crotsivè adé. Ne sé pas se lâi avâi onna diéze ao bin on soupi; mà tantia que parait que cein étaî molési, et le n'étaî pas dein lo cas dè cein tsantâ et djuî dè sorta; lâi avâi adé on fausset dâo diablo, que cein mè bombardavè, kâ c'étaî ti lè iadzò lo mèmo affèrè et cein mè gravâvè dé recordâ lo code civi. — T'einlêvâi-te pas po 'na bedouma ! se mè desé; s'on lâi poivè pi robâ son clavecin ! La cognessi pas; mà le m'eimbêtâvè gros.

On dzo que y'avé éta invitâ tsi ion dè mè camerâdo de pè Lozena, on se trovâ quie onna beinda dè dzouveno valets et dè damusallès et on lâi s'amusâ gaillâ. On fasâi à « pigeon vôle », à « colin maillâ », et fallâi oùrè le recaffâès ! Y'avé à coté de mè onna galéza gaupa que mè bottâvè, et quand on est djeino, on preind vito fû, et m'einlêvine se n'ein été pas tot fou, que peinsâvo dza à démandâ l'eintraîe dè la màison, quand on par dè cliaò jeunessès sè sont messès à djuî dè la musique et à tsantâ à tsaquena lào tor. Quand cein n'est venu qu'on a criâ ma grachâosa po allâ oâ clavecin, mè redzoissè dè l'ouira, et y'éte dza tot fiai; mà, miséricorde ! quand l'ouïe einmodâ : Roulez, tambou ! c'ein m'a dza fé démaufiâ d'ouquiè; et quand lo fausset est arrevâ et que y'é vu que le crotsivè à « C'est le grand tieu », tai ! mè su de : c'est ma gaillarda dâo troisièmo, et cein ma défrezi. T'einlêvâi pi avoué ton « Roulez, tambou ! » et du cé momeint, y'é éta reveri coumeint on bosson dé pantalon quand on fâ la buïa. — Ah ! l'est tè, se mè peinsâvo, que mè fâ teimpètà quand recordo lè suqces-

chon ab-intestat ! Grand maci ! y'ein è prâo dè tè sein que te sâi onco ma fenna. Adon y'é arretâ lè fû. Clia découverta m'a doutâ lo goût d'alla ai felhiès; et y'é tant z'u à fèrè que n'é pas z'u lo teimps dè sondzi à m'amoratsi onco on adzo po rein, et mè su décidâ à restâ valet, po ètrè pe sù de ne pas ètrè enrossi.

Porquîè la Marienne s'est mariâe. — Eh bin, fâ la Marienne, vo z'ai z'u too ti lè trà et vo z'ai éta coumeint lè z'einfants qu'on poaire dâo moomoo, que s'époairont dè rein. Se vo vo z'ira mariâ, clia qu'arâi éta la fenna à Sami, qu'arâi z'u on hommo tant bon, n'arâi jamé z'u l'idée dè lo disputâ et dè lâi derè dâi gros mots; l'ein arâi pas droumâi. Clia à Abran arâi z'u vergogne dè sè fèrè montrâ l'oodrè pè se n'hommo, et l'arâi z'u tot lo dzo l'âolhie à la man po retacounâ et repétassi; et Danîet, la voutra arâi fini pè savâi Roulez tambou, sein crotsi et vu bin frémâ que n'iarâi pas z'u d'autro crotset dein voutron ménadzò.

— Ao bin tant pis ! l'est trào tà ora, se ffront lè vilhio valets; mà, à voutron tor, Marienne, ditès-no vâi coumeint cein est z'u quand l'ami Djan-Dâvi vo z'a reluquâ ?

— Oh bin, cein a éta vito fé ! Lâi avâi on concert à la màison dè vela, ao pâilo d'amont. Adon ein saillesseint, ein redècheindeint lè z'égras, mè su eincolbiâie, et y'allâvo rebattâ avau la téta la premire quand y'é criâ : « Eh mon Diu ! » Djan-Dâvi qu'étaî dévânt mè et que ne cognessè pas, se revirè quand l'out boeilâ, et à l'avi que ma téta coumeincivè à traci la premire lo contr'avau, l'âovrè lè brés et tchâiso dedein. Sein peinsâ à rien, mè rappelio à son cou; ma djouta froulè la sinna; li mè serre su se estoma et sein sè derè on mot, s'ein s'ètrè vu dévânt, n'ein éta d'accòo. On s'est revus on part dè iadzò, on a fé écrivè lè z'annoncès, on s'est mariâ et Dieu sâi béli, n'ein adé fé bon ménadzò. Qu'ein dis-tou, mon Djan ?

— Aloo !

MADELEINE

par BERTHE BALLEY.

VI

M^{me} Goulard était revenue chez elle, le cœur joyeux; cette impression se lisait si bien sur sa physionomie, que Madeleine la contemplait avec surprise.

— Qu'y a-t-il donc, grand'mère ? dit-elle enfin.

— Il y a, répondit celle-ci, enchantée d'être interrogée, que je suis allée voir aujourd'hui...

Elle s'arrêta. Parlerait-elle tout de suite du jeune médecin ? Non, elle voulait auparavant être bien certaine que tout amour pour Georges Olliot était éteint dans le cœur de Madeleine.